

ANNICK PERCHERON

*Socialisation et tradition :
transmission et invention du politique**

Tradition et socialisation ont partie liée, à telle enseigne que nombre de livres et d'articles d'anthropologie et de philosophie qui traitent de la tradition parlent, essentiellement, de socialisation. A cette situation, deux raisons qui tiennent aux dimensions, fondamentales et pourtant opposées, de l'une et de l'autre. Première raison : les traditions se caractérisent par leur transmissivité, la socialisation constitue le processus majeur de la transmission, donc de la transmission des traditions. Deuxième raison, inverse : les traditions, chacun en convient, ne forment pas un ensemble constitué et figé de valeurs, de savoirs et de représentations, la socialisation ne fonctionne jamais comme un simple mécanisme de reproduction à l'identique, la socialisation représente donc un instrument privilégié de réorganisation et de réinvention de la tradition. Bref, étudier les relations entre socialisation politique et tradition politique, c'est vouloir comprendre, à un moment privilégié de la formation du sujet, l'articulation entre « le passé et son avenir », pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif récent [1985].

Ceci dit, pour éviter des confusions fréquentes, il faut distinguer dans cette analyse deux aspects différents du problème : l'un intéresse la place de la tradition dans la socialisation politique ; l'autre, plus habituel, concerne le processus de transmission de traditions politiques, entendues au sens d'orientations politiques.

* Que soient ici remerciées J. Angelopoulos et A. Muxel d'avoir bien voulu relire cet article.

TRADITION ET SOCIALISATION

Aucun groupe, aucune société ne peut improviser les modes d'organisation de leur vie publique et politique ; aucun groupe, aucune société ne peut faire table rase du passé. L'articulation de ces deux principes se marque, en particulier, dans le fait que nombre de règles et d'usages se fondent sur le respect de la tradition. A la contrainte extérieure établie sur l'obéissance aux lois et aux règlements s'associe une contrainte intérieure parce que tôt intériorisée, qui se justifie par la soumission à des manières d'être et des façons de faire « ancestrales » : « chez nous, on fait comme cela », « on a toujours fait comme ça »...

La tradition ou la référence à la tradition occupent une place importante en trois domaines clefs : les principes fondateurs du système politique et les règles du jeu politique — la France est une république, le suffrage est universel, les hommes et les femmes votent, on élit des représentants sur une base territoriale, etc. ; le civisme, y compris dans ses aspects les plus quotidiens — exercer son droit de vote, respecter les opinions d'autrui, ne pas tricher dans sa déclaration de revenus, obéir aux règles de la circulation, etc. ; l'identité nationale et le sentiment d'appartenance à la collectivité nationale.

Les moyens mis en œuvre pour socialiser l'enfant en ces trois domaines sont différents ou, plus exactement, sont utilisés dans chaque cas selon des dosages différents. Un premier moyen, non le plus fréquent, est l'inculcation autoritaire de principes et d'interdits. Un second moyen, capital en matière de civisme, est l'imprégnation et la familiarisation précoces, tant il est vrai que la « naturalité » de certains modes d'être, de penser et de faire, ne va de soi que si elle est imposée dès la plus tendre enfance. C'est la constitution du « savoir intuitif » de Sapir [1967], savoir qui guide tous nos actes sans que nous en ayons conscience. La formation de l'identité nationale, l'acceptation des règles fondamentales du jeu politique s'appuient sur un appareillage de récits, de mythes, de fêtes et de rites. L'histoire enseignée à l'école met en scène un choix « à usage civique » d'événements et de personnages ; noms de rues, monuments, fêtes commémoratives « raffermissent » [Durkheim, 1968] les sentiments collectifs, font naître et entretiennent certaines traditions.

Commodité pour le système, le recours à la tradition constitue une facilité d'apprentissage au moment de l'enfance, et cela pour au moins trois raisons. La tradition, en premier lieu, est facteur

d'ordre et de régularité des conduites. Elle fournit à l'enfant des points de repère pour déchiffrer le réel, lui indique des limites et des barrières à un âge où l'apprentissage par essais et erreurs successifs est essentiel. La référence à la tradition remplit donc une fonction de facilitation dans la formation des attitudes et des comportements.

En second lieu, la justification des pratiques et des attitudes, en termes d' « on a toujours fait comme cela », correspond (Piaget [1932] l'a montré à propos des règles du jeu de billes) à un stade du développement psychosocial de l'enfant. A un moment donné de la socialisation, il y a rencontre entre le mode préreflexif de conformité que constitue la tradition [Weber, 1971] et la forme préreflexive de la pensée de l'enfant.

Mais la tradition s'explique aussi en termes de « chez nous, on fait comme cela ». Derrière le « chez nous » se profile la dernière fonction de la tradition : aider à la formation de sentiments de solidarité et de communauté. L'appartenance à un groupe passe par la prise en charge personnelle des valeurs, des normes, des représentations et des pratiques qui fondent son identité [Percheron, 1985]. Faute d'assimiler le passé culturel de sa famille, de son milieu, de la société, « l'expression de la subjectivité » de l'individu serait frappée de « stérilité sociale » [Sapir, 1967].

Nous avons fait comme si l'enfant recevait la tradition de façon passive ou en « toute candeur », pour reprendre une expression de Sapir. Mais la socialisation ne se résume pas à la simple acceptation d'attitudes et de comportements « prêts à porter » ; elle est un processus de construction de l'identité des sujets et celle-ci résulte de l'incorporation, de l'appropriation par le sujet des valeurs, des normes et des savoirs de son groupe, ce qui conduit, notamment, au réaménagement des références au passé. Dans une sorte d'inversion des rôles entre socialisation et tradition, la socialisation devient alors un outil de re-création de la tradition.

S'il est vrai que la « transmission ne dit presque rien de la tradition » (Janicaud, 1985) parce qu'elle tait le travail de remaniements constants qu'elle subit, il en va autrement de la socialisation, entendue comme processus actif de production de savoirs, de représentations et d'attitudes. La tradition fonctionne sur une logique de tri et non d'accumulation, et constitue une façon de se « délivrer d'un héritage pour se donner son héritage » [Pouillon, 1975]. Sans doute, mais c'est la socialisation qui fournit les raisons et les moyens de cet inventaire. Tout enfant est un héritier qui « gère » son patrimoine en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il veut devenir. Le contenu de la tradition sera modifié, parfois très profondément, en fonction du

projet du sujet. Celui-ci s'inscrit dans la continuité d'une histoire, mais trouve sa légitimité, souvent, dans une histoire réécrite. On voit là s'esquisser un jeu subtil entre histoire et tradition. La tradition s'appuie sur l'histoire, mais en houscule la chronologie, élimine certains événements et certains personnages pour en mettre d'autres en avant et les idéaliser. Cela est possible parce que, comme le dit Dürrenmatt [1986], « dès qu'un événement est au passé, il devient imaginaire, donc hypothétique ». Le plus souvent la tradition ne remplace pas l'histoire, ne se substitue pas à l'histoire, mais coexiste avec elle. L'enfant connaît l'histoire et la tradition. Il reçoit l'une et l'autre. Selon les circonstances, les moments, il peut mobiliser l'une ou l'autre, l'une et l'autre. Mais pour faire sienne la tradition reçue, il puise à son tour dans l'histoire pour inscrire un contenu nouveau ou réaménagé dans une forme qui, elle, demeure le plus souvent inchangée.

LA TRANSMISSION DES TRADITIONS

Passer de la transmission de la tradition à celle des traditions politiques, c'est poser des problèmes à la fois semblables et différents. Problèmes semblables, parce que le rôle joué par la tradition dans la facilitation des apprentissages, dans le développement des sentiments de conformité et de solidarité demeure le même ; problèmes semblables encore parce que, ici aussi, la transmission va de pair avec la reconstruction, la réinvention des traditions. Mais problèmes différents parce que les conditions de la transmission sont autres. Dans le cas de la tradition il y a, le plus souvent, volonté et nécessité vraie ou perçue de transmettre, ici, les phénomènes de socialisation prenant une forme plus diffuse, parfois implicite. A tel point que la question semble se poser en ces termes : « Comment des orientations peuvent-elles se reproduire de génération en génération, alors qu'elles ne semblent presque jamais transmises aux enfants ? » Sans doute, telle que nous venons de la formuler, l'interrogation est-elle trop brutale. Il existe des groupes, des familles, surtout à certains moments de l'histoire, qui ont le projet délibéré de transmettre un projet de société, des orientations idéologiques précises. La contribution de M.-C. Lavabre illustre cette démarche dans le cas du Parti communiste. Celle d'A. Muxel montre l'histoire exemplaire d'une famille où il y a transmission voulue, explicitée de choix politiques. Mais elle est exemplaire précisément parce qu'elle ne correspond pas à la réalité la plus courante.

La plupart du temps, les traditions politiques suivent des voies plus détournées. Elles se transmettent au sein de la famille de façon sourde, implicite, sans même parfois que leur contenu proprement politique ne soit révélé. Et pourtant elles se transmettent. Des situations de clivages tenaces comme celles observées entre Blancs et Rouges à Plodémet [Morin, 1967], ou entre l'est et l'ouest de la Sarthe [Bois, 1971] ne sont pas isolées.

Il n'est pas question de reprendre ici une analyse détaillée de la formation des opinions politiques pendant l'enfance et l'adolescence [Percheron, 1985], mais de rappeler quelques-unes des conditions favorisant ou contrariant la transmission des orientations politiques sur plusieurs générations.

La plupart des parents, nous l'avons dit, n'apprennent pas à leurs enfants leurs opinions et leurs préférences politiques. L'enfant les déchiffre dans l'exemple des comportements et des attitudes, dans les réactions de leurs proches face aux événements et dans les discussions familiales, il les découvre aussi dans les récits de vies de membres des générations précédentes dont on veut ou peut se souvenir. Toutes les familles ou presque se souviennent d'événements à connotation politique, les uns heureux (les premiers congés payés, par exemple), les autres, les plus nombreux, dramatiques (la guerre, l'occupation) ; presque toutes les familles gardent aussi mémoire d'un ou de plusieurs membres qui se sont « distingués » d'une façon ou d'une autre dans des circonstances directement ou indirectement politiques (on se souvient de l'oncle qui parlait haut au patron, du grand-père qui a eu un comportement héroïque à la guerre, de la grand-mère qui soignait les blessés ou préparait des colis pour les prisonniers).

Ceci dit deux précisions essentielles. Première évidence, la mémoire individuelle est courte et ne remonte pas, deux enquêtes récentes (1) nous l'ont montré, au-delà des grands-parents. L'histoire d'une famille se fonde donc sur l'articulation de récits disparates, parfois discordants et toujours incomplets, émis par des personnes appartenant à plusieurs générations et possédant des expériences, des personnalités et des souvenirs différents. Deuxième précision : pour jouer un rôle actif dans la formation des orientations politiques

(1) Enquête réalisée sur « les histoires politiques de famille » à partir d'entretiens en profondeur auprès de tous les membres (ascendants, descendants, collatéraux) d'une quinzaine de familles. Enquête conduite par M. Barthélemy, M.-C. Lavabre, A. Muxel et A. Percheron, en cours d'analyse ; enquête réalisée à partir d'une cinquantaine d'arbres généalogiques dressés par des adolescents et conduite par A. Muxel et A. Percheron, en cours d'analyse.

des adolescents, les préférences des grands-parents doivent être reprises à leur compte par les parents eux-mêmes. Sauf exception il n'y a pas, en somme, de « saute-mouton » idéologique entre les générations [Percheron, 1982].

De façon plus générale, c'est reconnaître la place essentielle des relais d'opinion dans la persistance des traditions. A Plodémet, à la période la plus vive de l'opposition entre Blancs et Rouges, chaque camp avait son porte-parole privilégié. Aujourd'hui les différences se sont largement estompées mais chaque parti politique à la veille des élections ravive les traditions et rappelle les hauts faits de « l'époque héroïque » [Morin, 1967]. Au sein des familles, à partir de l'enquête déjà citée, nous avons vérifié l'importance des femmes dans le maintien des traditions familiales, et notamment des grands-mères. Ce sont elles, très souvent, qui perpétuent non seulement l'histoire et les traditions de leur propre famille, mais aussi de leur belle-famille. Quand les hommes tiennent un rôle pivot dans la transmission de la mémoire et de l'histoire familiale, c'est que la tradition politique est liée, amarrée pourrait-on dire, à la mise en œuvre d'un projet social fort. Dans deux familles d'agriculteurs à tradition l'une de droite, l'autre de gauche, dont nous avons analysé l'histoire politique, la tradition politique, portée par les hommes, se maintenait parce qu'elle servait un projet social repris et poussé plus avant par chaque nouvelle génération : l'accession à la propriété et le passage du statut de fermier à celui d'exploitant.

Une tradition politique peut persister, même si chacun a perdu la mémoire de l'événement qui l'a fondée et en l'absence de dépositaires reconnus du souvenir. Les électeurs de la Sarthe continuent, dans leurs votes, à reproduire des clivages géographiques et politiques qui s'expliquent par des faits qui remontent au moins à la Révolution française et dont ils ont perdu les raisons [Bois, 1971].

Pour comprendre de telles situations il faut revenir sur certaines dimensions du processus de socialisation politique, et rappeler trois données majeures : la politique n'est pas une dimension isolée ; l'enfant n'est jamais soumis à une seule source d'information ; l'enfant n'est pas un sujet passif qui apprend des opinions, des attitudes, des valeurs toutes faites. Identité politique et identité sociale se construisent de façon concomitante et de manière fortement corrélée ; l'enfant choisit, aménage, construit ses orientations politiques en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il veut être. On perçoit alors comment une tradition politique peut se transmettre, même dans des conditions défavorables (non-explication du message, méconnaissance de ses origines et de ses raisons d'existence, absence

de relais). La persistance d'attitudes dans d'autres domaines de valeurs et de croyances (le domaine religieux, notamment), la permanence de conditions de vie identiques ou comparables peuvent compenser l'absence d'explication et de visibilité des traditions politiques et peuvent créer les conditions suffisantes à leur continuité. Les habitants de la Sarthe ne savent plus qu'ils votent à gauche ou à droite comme leurs ancêtres. S'ils le font c'est qu'en plus d'avoir hérité, ne serait-ce que sous une forme intuitive, des prédispositions politiques de ces derniers, ils ont conservé les mêmes croyances religieuses, ils ont continué à vivre leur existence quotidienne dans un cadre et dans des conditions longtemps restés proches des leurs.

Parmi les facteurs favorables à la transmission des traditions, à la stabilité des circonstances de vie et au degré d'intégration des systèmes de croyance et de valeurs, il faut ajouter l'homogénéité des milieux de socialisation. A Plodémet, chaque camp avait son école, ses héros, ses lieux de réunion, mais aussi ses notaires, ses épiciers et ses cafés. La ségrégation installée dans les faits de la réalité quotidienne assurait l'uniformité des messages politiques, renforçait les chances de transmission des orientations et de persistance des traditions.

De l'énoncé des conditions propices à la persistance des traditions découle celui des facteurs conduisant à leur dépérissement. Même si les traditions ne meurent jamais vraiment, elles peuvent tomber dans l'oubli, « s'édulcorer » ou se « rétracter » [Morin, 1967]. Parmi les circonstances conduisant à de telles situations, on peut à titre d'exemple mentionner l'éclatement de l'espace et du territoire, et le desserrement du tissu social. A Plodémet la transformation des structures démographiques et économiques du village, la redistribution de l'espace, le départ des enfants pour les CES et les lycées de la ville ont été autant de facteurs d'affaiblissement des traditions. Le phénomène s'est trouvé renforcé, accéléré par l'arrivée de la télévision qui a soudain « délocalisé » non seulement la vie politique, mais les traditions politiques elles-mêmes.

A l'échelon individuel, la remise en question des orientations héritées résulte souvent de la confrontation avec une autre tradition dans des situations de mobilité géographique, de mobilité sociale ou plus simplement de mariage. Un exemple peut nous aider à illustrer la production de tels ébranlements. Dans une famille d'artisans et d'agriculteurs tous sont, comme les générations précédentes, catholiques convaincus et de droite, sauf Suzanne. Mais celle-ci est devenue institutrice, a occupé des postes en dehors du berceau de la famille, a épousé un instituteur fils d'une famille où tous sont

enseignants, athées et communistes depuis plusieurs générations. Nous cumulons les facteurs favorables à la rupture de la tradition : changement de statut et passage à un métier idéologiquement « exposé », mobilité géographique, rencontre d'une autre tradition politique explicite, intégrée et forte. Pourtant s'il y a ébranlement du système de valeurs hérité, le ralliement n'est pas total : cela transparaît dans le refus de Suzanne de dire quelles sont ses propres préférences politiques, alors qu'elle raconte fort longuement les orientations des deux familles ; cela ressort aussi de son attitude dans le domaine religieux : elle ne pratique plus régulièrement, mais assiste aux offices lors des grandes fêtes et des cérémonies. En revanche, l'adhésion à la tradition de la famille du père semble acquise chez les enfants : tous les deux sont irréligieux et de gauche.

Il est un dernier point qu'il faut aborder. A parler de la transmission de traditions de droite et de gauche, on simplifie les données du problème et l'on occulte surtout un aspect essentiel du travail de réaménagement et de construction du politique opéré par la socialisation, celui de l'inscription d'une même tradition dans des choix politiques différents selon les périodes et les générations. A Plodémet les Blancs, après avoir voté UNR et MRP, votent aujourd'hui RPR ou UDF, et les Rouges, après avoir longtemps soutenu les radicaux, votent aujourd'hui communiste ou socialiste ; c'est la guerre de 1939-1945 qui a introduit le communisme à Plodémet, la guerre d'Algérie qui a entraîné le ralliement des Blancs au gaullisme. Les enfants de Suzanne ne sont plus communistes comme l'étaient leurs grands-parents, mais ont choisi eux aussi le Parti socialiste. Ailleurs un grand-père socialiste pourra avoir un fils communiste et un petit-fils membre de la Ligue.

Telles sont quelques-unes des relations complexes entre traditions et socialisation. Tout à tour machines à descendre et à remonter le temps, traditions politiques et socialisation politique inscrivent le projet du sujet dans le passé de son groupe et de sa culture, mais dans un passé choisi en fonction du présent. Par là elles sont outils de transmission, mais aussi d'invention du politique.

BIBLIOGRAPHIE

- Bois (P.), *Pays de l'Ouest*, Paris, Flammarion, 1971.
 Durkheim (E.), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1968.
 Dürrenmatt, *Le Monde*, 19 septembre 1986.
 Janicaud (D.), « Rationis traditio », in *Le passé et son avenir*, Paris, Gallimard, 1985, p. 127-138 (« Le Temps de la réflexion », VI).

- Morin (E.), *Commune en France. Les métamorphoses de Plodémet*, Paris, Fayard, 1967.
- Passé (Le) et son avenir*, Paris, Gallimard, 1985 (« Le temps de la réflexion », VI).
- Percheron (A.), La socialisation politique ; défense et illustration, in M. Grawitz et J. Leca (eds), *Traité de science politique*, Paris, PUF, 1985 ; vol. 3 : *L'action politique*, p. 165-236.
- Piaget (J.), *Le jugement moral de l'enfant*, Paris, Alcan, 1932.
- Pouillon (J.), *Fétiches sans fétichisme*, Paris, Maspero, 1975.
- Sapir (E.), *Anthropologie*, Paris, Ed. de Minuit, vol. 1 et 2, 1967.
- Weber (M.), *Economie et société*, Paris, Plon, 1971.

RÉSUMÉ. — *Quelle est la place de la tradition dans la socialisation politique? Elle fonde les règles du jeu politique, ainsi que le civisme, elle forme l'identité nationale. Comment se transmet-elle? Au sein de la famille, grâce à l'homogénéité des milieux de socialisation, par des relais d'opinion. Elle peut aussi dépérir sans mourir vraiment.*